

**Le Canard.**

Montréal, 16 Juillet 1881.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous les mois. Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances : Première insertion, 10 centins par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Spencer, Mass., est autorisé à prendre des abonnements, et en collecter le montant.

A. FILIATREAU & C<sup>ie</sup>.  
Éditeurs-Propriétaires,  
No. 8 Rue Ste. Thérèse.  
Boîte 325.

**Chansons mal faites.**

Le *Canard* n'aime pas à faire du *chantage*. Cependant, dans l'intérêt du bon goût, il se voit forcé aujourd'hui de refaire une couple de romances. Lorsque, dans les autres pays, on a pu découvrir un homme dont la voix imite le bruit d'une fuite de gaz, on nous l'envoie pour qu'il nous chante des chansons sentimentales comme :

*C'est d'voignon, d'voignette,  
C'est d'voignon ;  
L'violette, ma doudaine.  
La vache est à l'eau,  
Doudaine,  
L'p'tit bœuf va s'noyer,  
Doudé.*

*M'en revenant,  
Vive la moutonne,  
De boulangier,  
Toque, le bélier,*

et autres morceaux d'opéra. Un nommé Capoul est venu ici, et nous a turluté ce qui suit :

Elle ne croyait pas, dans sa candeur naïve,  
Que l'amour innocent qui dormait dans son cœur  
Dût se changer un jour en un ardeur plus vive,  
Et troubler à jamais son rêve de bonheur.  
Pour rendre à la fleur épuisée  
Sa fraîcheur, son éclat vermeil,  
O printemps, donne-lui ta goutte de rosée,  
O mon cœur, donne-lui ton rayon de soleil.

C'est en vain que j'attends un aveu de sa bouche,  
Je veux connaître en vain ses secrètes douleurs ;  
Mon regard l'intimide, et ma voix l'effarouche !  
Un mot trouble son âme et fait couler ses pleurs.  
Pour rendre à la fleur épuisée, etc.

Eh bien ! là ! le *Canard* trouve qu'elle n'était pas difficile à effaroucher la jeune fille à la candeur naïve et à l'amour innocent ! Capoul a bien crié à Montréal, mais sa voix n'a effarouché personne. Tout ce sentimentalisme là, c'est de la mise en scène.

Le *Canard* croit donc qu'il est de son devoir de publier une édition révisée de cette chanson. Les protestants ont bien révisé la bible.

Le *Canard* ne revise que ce qu'il a le droit de reviser, mais il le revise bien. Qu'on en juge :

Elle ne m'aimait pas ; dans ma candeur naïve,  
Moi, comme un innocent, je lui faisais la cour ;  
Mais loin d'apprécier mon ardeur expansive,  
Elle riait lorsque je me pâmais d'amour.  
Pour rendre à ma bourse épuisée  
Sa rondeur, ses jaunes vermeils,  
Sans regret j'aurais pu lui servir de risée,  
Pour son or j'aurais pu lui sucer les ortels.

C'est en vain que j'attends qu'elle ouvre sa sacoche,  
Je ne pourrai jamais palper ses chers dollars ;  
Ma tête sonne creux, mais plus vide est ma poche,  
Et puis mes créanciers sont de rudes gaillards.  
Pour rendre à ma bourse épuisée, etc.

Ça, du moins, c'est convenable. Il y a aussi la chanson d'Alzaa, qui n'a aucun sens commun. Le *Canard* s'est vu obligé de la refaire. Ses plumes se hérissaient chaque fois qu'il entendait chanter

Le muletier qui fouotte  
La dit à ses chevaux,  
Et le bandit qui guette,  
La répète aux échos.

Curieuse manière de guetter que de chanter à tue-tête en attendant les voyageurs que l'on veut surprendre. Après cela, ce n'est pas étonnant si le métier de bandit ne paie plus, et si l'on voit chaque jour dépérir une industrie autrefois si florissante en Espagne et en Italie.

On trouve encor dans Alzaa les vers suivants :

La reine pour entendre  
Ses refrains amoureux,  
Lui dit d'une voix tendre :  
*Chante ! car je le veux !*

Nul doute que le capitaine ainsi interpellé a dû rugir d'un ton courroucé : Je suis le plus humble de vos esclaves, mais je vous aime de tout mon cœur.

La chanson n'en dit rien. Au reste, cette chanson est mal faite du commencement à la fin. Heureusement que le *Canard* était là pour y mettre la main. Nous avons renfermé le poète de l'établissement, et, après vingt-quatre heures de travail, voici ce qu'il nous a pond :

Connais-tu le pays,  
Le pays où l'on braille ?  
Où l'on voit la marmaille,  
Courir au patrouillis ?  
Dans les champs, à la ville,  
Et même à Boucherville,  
Chacun chante toujours  
La chanson des amours.  
L'instituteur qui fouotte  
L'enseigne à ces marmots ;  
L'ivrogne à la guinguette  
Frodonne aussi ces mots :

Elzéar ! Elzéar !  
La coqu'luobe des fillettes,  
Elzéar ! Elzéar !  
Grand vaurien, t'es ben pendard !

Entendez-vous au loin  
Chanter la variante ?  
Je la trouve charmante  
Sur sa charge de foia,  
L'habitant s'égosille  
A crier comme un veau ;  
Jusqu'à la jeune fille  
Qui tapote au piano :  
Eliza ! Eliza !  
La perle des fillettes,  
Eliza ! Eliza !  
I' s'rait temps qu'on t'épousât.

Un jour on vint, dit-on,  
De la part de la reine,  
Saisir une sirène  
Qui s'appelait Marichon.  
Un galant trop novice,  
Dépouillé d'ses bijoux,  
Criait à la police :  
C'est la fille aux oh'veux roux.  
Al' les a ! Al' les a !  
Marichon, Marichette,  
Al' les a ! Al' les a !  
Marichette, Maricha.

Un basso profundo  
M'écorche-t-il l'oreille,  
Je lui dis : C'est merveille,  
Mais restez sur le do.  
Pas de musique niaise,  
Qu'on aim' c'est le mineur.  
Pas de ça ! le diézo  
Met le trouble en mon o(h)cœur.  
Ah ! le za ! Ah ! le za !  
Moi, j'vous dis qu'cest difficile.  
Ah ! le za ! ah ! le za !  
J'vous conseille pas d'chanter ça.  
Comme ça, la chanson, *al-za* du bon sens, au moins.

Nous espérons que nos lecteurs nous tiendront compte des efforts que nous faisons pour relever un peu la littérature indigène.

**Le dernier duel.**

La scène se passe à la campagne. Le capitaine G..., un héros de nos guerres canadiennes, est à causer tranquillement avec son ami L..., lorsque tout-à-coup, celui-ci, feignant l'indignation, lui crie d'une voix de tonnerre :

— Monsieur, vous m'avez insulté !  
— Comment cela ? Je vous parle bien poliment, il me semble.  
— Vous m'insultez, vous dis-je, et il me faut du sang pour venger cette injure !

— Allons, puisque tu y tiens, tu peux te considérer comme insulté, et si tu as soif de sang, on t'en fera boire. A quand le combat ?

— A l'instant même. Je choisis le pistolet. Dis donc, Gros-Pierre, ajouta L..., en s'adressant à l'un des témoins de cette scène, tu nous chargeras les pistolets. Je te choisis comme témoin.

— Toi, Baptiste, tu seras le mion, dit le capitaine G...

Gros-Pierre partit pour aller chercher des pistolets, et L... l'accompagna. Une fois dehors, L... dit à Gros-Pierre :

— Tu as compris sans doute que je veux monter une scie au capitaine. Ne vas pas t'aviser de mettre la moindre balle, le moindre grain de plomb dans ces pistolets-là. Mets assez de poudre pour produire une bonne détonation et n'épargne pas les bourres de papier.

— C'est entendu. Seulement, j'ai envie de mettre des pois ou du salpêtre dans les deux pistolets. De cette façon nous aurons au moins le plaisir d'assister à un duel dont le résultat ne sera pas absolument nul.

— Fais attention à toi. Ne mets rien dans les pistolets ; rien excepté la poudre et les bourres, entends-tu !

— J'oré ben que j'entends, vous criez assez fort. Allons, soyez tranquille, on suivra vos instructions à la lettre.

Lorsqu'ils revinrent tous deux avec les pistolets, comme ils passaient par la cuisine, L... s'arrêta et dit :

— Il n'est pas convenable que j'entre maintenant. Faites choisir à mon adversaire l'un des deux pistolets, et apportez-moi l'autre. J'entrerai lorsque le capitaine sera prêt.

Les témoins mirent le capitaine en position, la poitrine bien effacée, la main gauche derrière les reins, puis on vint avertir L... que tout était prêt.

Or, il y avait sur le poêle de cuisine un poëlon contenant de la fricassée que l'on faisait réchauffer pour le souper. L... s'empara du poëlon, et s'avança en bon ordre. Comme la position qu'il devait prendre l'obligeait à se tenir la main gauche derrière le dos, son adversaire ne remarqua pas que cette main gauche tenait le poëlon en question. Le signal fut donné, et les deux coups de pistolets partirent ensemble. En même temps qu'il pressait la détente, L..., qui est gaucher, lançait avec une adresse merveilleuse le contenu du poëlon sur le crâne dénudé du capitaine.

— Touché ! s'écria ce dernier, en portant immédiatement ses deux mains à sa tête pour contenir sa cervelle.

Le pauvre diable était convaincu qu'il avait une balle dans la tête. Il s'affaissa sur une chaise, et dit :

— L..., je te pardonne ma mort.

son intention dans son regard flamboyant. Bref, je lui empoignai les entrailles, les tirai à moi, retournai mon loup comme un gant, et le laissai mort sur la neige.

Je n'aurais assurément pas employé ce procédé à l'égard d'un chien enragé qui me poursuivait un jour dans une ruelle de Saint-Pétersbourg.

— Cette fois, me dis-je, tu n'as qu'à prendre tes jambes à ton cou !

Pour mieux courir, je jetai mon manteau et me réfugiai au plus vite chez moi. J'envoyai ensuite mon domestique chercher mon manteau, qu'il replaça dans l'armoire avec mes autres habits. Le lendemain, j'entendis un grand tapage dans la maison, et Jean qui venait vers moi en s'écriant :

— Au nom du ciel, monsieur le baron, votre manteau est enragé !

Je m'élançai aussitôt, et je vois tous mes vêtements déchirés et mis en pièces. Le drôle avait dit vrai, mon manteau était enragé : j'arrivai juste au moment où le furibond se ruait sur un bel habit de gala tout neuf, et le secourait, et le dépeçait de la façon la plus impitoyable.

**CHAPITRE III**

**DES CHIENS ET DES CHEVAUX DU BARON DE MUNCHHAUSEN**

Dans toutes ces circonstances difficiles, où je me tirai toujours heureusement quoique souvent au péril de mes jours, ce furent le courage et la présence d'esprit qui me permirent de surmonter tant d'obstacles. Ces deux qualités font, comme chacun sait, l'heureux chasseur, l'heureux soldat et l'heureux marin. Cependant celui-là serait un chasseur, un amiral ou un général imprudent et blâmable, qui s'en remettrait en tout état de cause à sa présence d'esprit ou à son courage, sans avoir recours ni aux ruses, ni aux instruments, ni aux auxiliaires qui peuvent assurer la réussite de son entreprise. Pour ce qui est de moi, je suis à l'abri de ce reproche, car je puis me vanter d'avoir toujours été cité tant pour l'excellence de mes chevaux, de mes chiens et de mes armes, que pour l'habileté remarquable que je mets à les utiliser. Je ne voudrais pas vous entretenir des détails de mes écuries, de mes chenils ni de mes salles d'armes, comme ont coutume de le faire les palefreniers et les piqueurs, mais je ne peux pas ne pas vous parler de deux chiens qui se sont si particulièrement distingués à mon service, que je ne les oublierai jamais.

L'un était un chien couchant, si infatigable, si intelligent, si prudent, qu'on ne pouvait le voir sans me l'envier. Jour et nuit, il était bon ; la nuit je lui attachais une lanterne à la queue, et, en cet équipage, il chassait tout aussi bien, peut-être mieux, qu'on plain jour.

(A continuer.)

DEUX ORGANES.—Régularisez d'abord l'action de l'estomac, et en second lieu l'action du foie, le premier surtout, afin que ces deux organes fonctionnent parfaitement, et vous serez disparaitre au moins dix-neuf vingtièmes de toutes les maladies qui affligent l'humanité, soit sous notre climat, soit sous n'importe quel autre. Les Amers de Houblon sont la seule chose qui assure à ces deux organes un fonctionnement parfaitement sain et vigoureux.—*Maine Farmer.*